

La mystique christocentrique et nuptiale de saint Bernard dans les sermons sur le Cantique¹

1. Le mystère de l'Incarnation

En ce qui concerne la christologie, Bernard n'est pas novateur sur le plan de la doctrine. Il reçoit paisiblement la foi de l'Église concernant l'être du Christ, à la fois vrai Dieu et vrai homme : le mystère des deux natures dans l'unique Personne divine du Verbe. Son originalité se situe à un autre niveau. Ce qui lui importe, c'est de savoir ce que le Christ est pour nous (*pro nobis*), et le savoir d'une connaissance vivante, savoureuse, qui engage le cœur. Pour Bernard, ce qui compte avant tout, c'est l'amour. Il veut être uni à Jésus, un avec lui (*unus spiritus*, selon l'expression de 1 Co 6, 17, qu'il cite 54 fois), et enseigner à tous comment ils peuvent le devenir. Aussi voyons-nous d'entrée de jeu la place privilégiée que tient le mystère de l'Incarnation dans la christologie de Bernard.

Or, comment Bernard conçoit-il le mystère de la descente de Dieu chez les hommes ? C'était là une question centrale de la théologie au Moyen Âge : pourquoi l'Incarnation de Dieu ? Pourquoi Dieu s'est-il fait homme ?

La réponse de Bernard est très différente de celle que saint Anselme avait élaborée peu de temps auparavant dans son ouvrage devenu vite classique : *Cur Deus homo* ? Le problème de la Rédemp-

1. Cet article est la réélaboration d'une conférence donnée à l'abbaye de Cîteaux le 25 avril 2013, dans le cadre d'une session organisée par l'Association pour le rayonnement de la culture cistercienne afin de commémorer le neuvième centenaire de l'entrée de Bernard à Cîteaux. Je désignerai les œuvres de saint Bernard par les sigles adoptés dans l'édition actuellement en cours de publication dans la collection *Sources Chrétiennes* (désormais : *SC*), à savoir : *SCt* = *Sermons sur le Cantique* ; *Dil* = *L'Amour de Dieu* ; *Hum* = *Les Degrés de l'humilité et de l'orgueil*. Les *Sermons sur le Cantique* seront cités d'après l'édition en cinq tomes parue dans *SC* : BERNARD DE CLAIRVAUX, *Sermons sur le Cantique*, éd. P. Verdeyen – R. Fassetta, tomes 1-5, Paris, 1996, 1998, 2000, 2003, 2007, respectivement *SC* 414, 431, 452, 472, 511.

tion par la mort de Jésus sur la croix – comment la croix du Christ nous rachète, efface nos péchés –, tient peu de place dans l'œuvre de Bernard. Il défend, contre Abélard, la valeur rédemptrice, efficace, et pas seulement exemplaire, de la mort de Jésus². Mais les aspects qu'il aime à contempler et à mettre en lumière dans le mystère de l'Incarnation ne sont pas les mêmes que ceux soulignés par Anselme.

Pour Bernard, le motif principal de l'Incarnation réside en ceci : Dieu se fait homme pour gagner l'homme à son amour. En Jésus, Dieu s'est fait tel qu'on puisse l'aimer³.

Le Christ est pour Bernard le visage aimable de Dieu : Dieu devenu séduisant, désirable. Or, seule la beauté peut éveiller le désir. C'est pourquoi, j'ai choisi une approche de la mystique bernardine qui me paraît particulièrement féconde et savoureuse, et qui, à ma connaissance du moins, n'a guère été adoptée jusqu'à présent : celle qui consiste à contempler dans le Christ de Bernard la beauté. Pourtant, c'est là un aspect saillant de sa christologie, en particulier dans les *Sermons sur le Cantique*.

2. Le beau Christ des Sermons sur le Cantique

a. La double beauté de l'Époux

Le fil conducteur de ma recherche est emprunté à un passage très dense du sermon 45 sur le Cantique (par. 9), où Bernard commente la parole de l'épouse : « Te voici ! Tu es beau, mon bien-aimé, tu es beau » (Ct 1, 15). Pour lui, cette répétition est porteuse de sens. Nous reconnaissons là un procédé typique de l'exégèse spirituelle : tout est significatif dans les Écritures. « Il ne faut pas négliger un seul iota, quand on nous prescrit de recueillir même les plus petites miettes, pour qu'elles ne soient pas perdues », déclare Bernard, dès le début de son commentaire⁴. Ainsi, par la répétition de ces mots : « Tu es beau », l'épouse exprime son admiration devant la double beauté de l'Époux, « qui caractérise les deux substances du Christ : beauté de la nature en l'une, beauté de la grâce en l'autre⁵ ». Ce passage du sermon 45 mérite d'être cité intégralement. D'abord, dans un langage chatoyant, tout émaillé de citations scripturaires, l'épouse s'émerveille devant la beauté du Verbe en sa nature divine.

2. Voir la lettre 190 au pape Innocent II, 11-15, dans *Sancti Bernardi Opera* (désormais : *SBO*), 8 tomes, éd. J. LECLERCQ, H. ROCHAIS et C. H. TALBOT, Rome 1957-1977, t. VIII, p. 26-30.

3. « *Ipsse fecit, vel potius factus est, ut amaretur* », *Dil* VII, 22, dans BERNARD DE CLAIRVAUX, *L'amour de Dieu. La grâce et le libre arbitre*, éd. P. Verdeyen, F. Callerot *et alii*, (SC 393), Paris 1993, p. 114.

4. *SCt* 1, 6 (SC 414, p. 69).

5. *SCt* 45, 9 (SC 452, p. 273).

Que tu es beau pour tes anges, Seigneur Jésus, dans ta condition divine, au jour de ton éternité, engendré parmi les splendeurs des saints avant l'astre de l'aurore, image resplendissante de la substance du Père, blancheur à jamais éclatante et toute pure de la vie éternelle⁶ !

Cependant, au sermon 22, Bernard affirme que la contemplation de cette beauté du Verbe, « Dieu auprès de Dieu », lui est interdite pour le moment : « *Minime interim licet.* » Elle est réservée aux anges. Lui, « homme parlant à des hommes », doit se contenter de montrer à ses auditeurs le Verbe fait homme, « selon la forme en laquelle il s'est manifesté par un excès de complaisance et d'amour⁷ ». Nous verrons néanmoins que Bernard, au fil de son commentaire, va nuancer cette affirmation.

« Tu es beau, mon bien-aimé, tu es beau. » Il n'y a pas que la beauté de la nature divine dans l'Époux. Car, même dans sa forme d'esclave, le Verbe incarné resplendit de beauté, la « beauté de la grâce », beauté paradoxale que Bernard exprime dans une formule lapidaire : « La beauté du Verbe, c'est son amour⁸. » Cet amour l'a poussé à se dépouiller de sa splendeur divine pour se faire homme. Ainsi, après avoir évoqué la beauté divine de l'Époux, l'épouse continue son éloge de la beauté du Christ en ces termes :

Que tu es agréable pour moi, mon Seigneur, dans l'acte même de renoncer à cette beauté ! Lorsque tu t'es anéanti, lorsque tu as dépouillé ta lumière intarissable de ses rayons naturels, c'est alors que ta bonté a brillé davantage, que ta charité est apparue plus éclatante, que ta grâce a rayonné plus intensément⁹.

Ici, Bernard énonce une idée théologiquement assez audacieuse, mais très profonde : l'Incarnation a ajouté quelque chose à la beauté divine du Verbe. Déjà dans le traité *Sur les degrés de l'humilité et de l'orgueil*¹⁰, Bernard avait fait la même réflexion à propos de la miséricorde : en s'incarnant dans le Christ, Dieu a appris par expérience cette forme particulière de miséricorde qu'il ignorait auparavant et qui consiste à partager dans sa chair la souffrance d'autrui.

Tous les mystères de la vie humaine de Jésus nous révèlent sa beauté. Bernard orchestre ce thème à maintes reprises dans les *Sermons sur le Cantique*. Ainsi, dans le sermon 70, où il commente le verset : « Mon bien-aimé se nourrit parmi les lis » (Ct 2, 16), Bernard compare le lis à la personne même de l'Époux, le Christ, à la fois vrai Dieu et vrai homme.

6. *SCt* 45, 9 (*SC* 452, p. 273).

7. *SCt* 22, 3 (*SC* 431, p. 177).

8. *SCt* 45, 8 (*SC* 452, p. 271).

9. *SCt* 45, 9 (*SC* 452, p. 273).

10. *Hum* III, 6-9 (*SBO* III, p. 20-23).

Remarque comment du cœur de cette fleur sortent comme des baguettes d'or, entourées de pétales tout blancs, disposés en couronne avec art et avec grâce. Et reconnais là l'or de la divinité qui est dans le Christ, serti dans la pureté de la nature humaine, c'est-à-dire le Christ ceint du diadème dont sa mère l'a couronné¹¹.

Dans la suite du sermon, il déploie cette métaphore en appliquant l'image du lis à tous les mystères de la vie de Jésus :

Tout en lui est lis : sa conception, sa naissance, sa conduite, ses paroles, ses miracles, ses sacrements, sa passion, sa mort, sa résurrection, son ascension. Lequel de ces mystères n'éclate pas de blancheur et n'exhale pas un parfum exquis ? Qu'il est bon, le parfum de la foi en chacun de ces mystères ! Nous n'avons pas vu leur éclatante blancheur ; pourtant, ce parfum remplit nos tempes et nos cœurs... Ma part dans ces mystères, c'est l'odeur de vie qui en émane. Pénétrant dans mes narines par le moyen, pour ainsi dire, de la foi, et surabondant grâce à la multitude des lis, cette odeur allège mon exil et renouvelle sans cesse dans mes entrailles le désir de la patrie¹².

b. Beauté du Christ dans le mystère pascal

Parmi les mystères de la vie de Jésus, deux en particulier nous dévoilent la beauté du Verbe incarné, et sont en réalité comme les deux volets d'un même diptyque : sa mort et sa résurrection, qui constituent le mystère pascal. La passion du Christ a inspiré à Bernard des pages d'un vibrant lyrisme dans les *Sermons sur le Cantique*. Mais une question se pose à ce propos. Comment peut-on parler encore de beauté dans ce mystère où le Christ, selon la parole du Prophète (Is 53, 2), n'avait ni éclat ni beauté ? Bernard s'applique à illustrer un tel paradoxe en commentant Ct 1, 4 : « Je suis noire, et pourtant belle, fille de Jérusalem, comme les tentes de Cédar, comme les pavillons de Salomon. » L'épouse est noire et belle à la fois, à l'image de son Époux divin, le plus beau des enfants des hommes qui se ternit dans la Passion pour illuminer les enfants des hommes¹³. Et Bernard de commenter :

À l'intérieur il y a la blancheur éclatante de la divinité, la beauté des vertus, la splendeur de la grâce, la pureté de l'innocence. Mais la très laide couleur de la faiblesse recouvre tout cela¹⁴.

Un peu plus loin, il précise sa pensée :

Autre est ce que l'on perçoit, autre ce que l'on croit. Les sens déclarent qu'il est noir ; la foi atteste qu'il est blanc et beau. Il est

11. *SCt* 70, 5 (*SC* 511, p. 69).

12. *SCt* 70, 7 (*SC* 511, p. 73-75).

13. *SCt* 28, 2 (*SC* 431, p. 349-351).

14. *SCt* 28, 2 (*SC* 431, p. 349).

noir, mais aux yeux des insensés ; car pour l'esprit des fidèles il est très beau. Il est noir, et pourtant beau¹⁵.

Il faut savoir dépasser l'apparence pour reconnaître la beauté du Christ crucifié. Ainsi notre modèle n'est pas Marie-Madeleine au matin de Pâques – elle veut toucher le Ressuscité, car elle se fie aux sens du corps plus qu'à la Parole de Dieu¹⁶ –, notre modèle, c'est le centurion romain qui s'écrie au pied de la croix : « Vraiment, cet homme était le Fils de Dieu ! », ou le bon larron qui reconnaît la royauté du Crucifié¹⁷. Comme l'a écrit Saint-Exupéry dans son conte *Le petit prince* : « On ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux¹⁸. » Seuls les yeux de l'épouse, illuminés et rendus clairvoyants par la foi, ont su reconnaître le visage de Dieu dans cet homme humilié et crucifié :

Sous le voile de la chair, elle a reconnu Dieu ; dans la mort, la vie ; le comble de la gloire et de l'honneur, au milieu des outrages ; enfin, sous l'aspect noir du Crucifié, la blancheur de l'innocence et la splendeur des vertus. Ainsi ces pavillons (Ct 1, 4), bien que noirs et méprisés, enfermaient en eux-mêmes les parures précieuses et les plus éclatantes parmi les richesses du roi. À juste titre l'épouse ne dédaigne pas la noirceur dans les pavillons, car elle aperçoit la beauté qui s'y cache¹⁹.

Ainsi, c'est l'abjection de la Croix qui est la révélation suprême de la beauté et de la gloire du Christ : « Le comble de la gloire et de l'honneur au milieu des outrages. » Nous découvrons ici sous la plume de Bernard des accents nouveaux dans l'histoire de la christologie, qui préludent, de façon étonnante, aux intuitions du père Hans Urs von Balthasar dans son grand ouvrage, *La Gloire et la Croix*²⁰.

Bernard conclut ce sermon 28 par une remarque très juste et très profonde : à l'imitation de son Époux, l'Église n'est jamais aussi belle que lorsqu'elle est persécutée. « Elle cherche à imiter sa noirceur pour avoir part à sa beauté. Elle n'a pas honte de paraître noire, d'être appelée noire, pour pouvoir dire à son bien-aimé : *Les insultes de tes insulteurs sont tombées sur moi*²¹. »

Examinons maintenant le deuxième volet du mystère pascal : la Résurrection, où Bernard aime à contempler la beauté du Christ dans son humanité glorifiée. Dans le passage déjà cité du sermon 45, 9, où

15. *SCt* 28, 3 (*SC* 431, p. 353).

16. *SCt* 28, 8-10 (*SC* 431, p. 361-369).

17. *SCt* 28, 4, 11 (*SC* 431, p. 353-355, 369).

18. A. DE SAINT-EXUPÉRY, *Œuvres*, Gallimard, La Pléiade, 1974, p. 474.

19. *SCt* 28, 11 (*SC* 431, p. 369).

20. H. U. VON BALTHASAR, *La Gloire et la Croix. Les aspects esthétiques de la Révélation*, t. I, *Apparition*, Aubier, 1965.

21. *SCt* 28, 11 (*SC* 431, p. 369-371) ; cf. aussi *SCt* 28, 13 (*ibid.* p. 373).

Bernard commente Ct 1, 15 : « Te voici ! Tu es beau, mon bien-aimé, tu es beau », après avoir admiré la beauté du Verbe, Dieu auprès de Dieu, et la beauté du Verbe incarné dans les mystères de sa vie terrestre, l'abbé de Clairvaux achève son éloge en évoquant la beauté du Christ ressuscité :

Combien rutilant tu resurgis du cœur de la terre après ton couchant, Soleil de justice ! Dans quel vêtement magnifique²², Roi de gloire, tu te retires enfin au plus haut des cieux ! Pour toutes ces merveilles, comment tous mes os ne diraient-ils pas : *Seigneur, qui est semblable à toi*²³ ?

Remarquons que Bernard, pour exprimer la beauté indicible du Ressuscité, recourt à la métaphore de la lumière et du soleil, qui jalonne toute la Bible et qui culmine dans l'affirmation fulgurante de la première lettre de saint Jean : « Dieu est lumière » (1 Jn 1, 5). Il orchestre cette métaphore dans le sermon 33, 5-6, à propos de Ct 1, 6 : « Montre-moi, toi le bien-aimé de mon âme, où tu mènes paître ton troupeau, où tu te reposes à midi. » Dans son commentaire, Bernard joue sur l'opposition entre la lumière tamisée de la vie terrestre du Christ et la lumière éclatante du Soleil ressuscité. Durant tout le temps de la vie de Jésus sur terre,

Sa lumière parut bien faible et vraiment comme une lumière d'aurore, si bien que presque tous ignoraient encore que le jour s'était levé sur les hommes²⁴ [...] C'était donc une aurore, et même une aurore assez sombre, que toute la vie du Christ sur la terre, jusqu'à ce que, parvenu à son couchant, puis à son nouveau lever, il eût chassé l'aurore par la lumière plus éclatante de sa présence solaire. Alors le matin apparut et la nuit fut engloutie dans la victoire²⁵.

Cependant, l'abbé de Clairvaux insiste sur ce point : l'épouse a beau supplier l'Époux de lui montrer où il repose à midi, jamais elle ne parviendra ici-bas à cette lumière éblouissante du midi où l'Époux sera vu plus tard²⁶. Bernard évoque cette vision ineffable dans un texte qui est parmi les plus beaux morceaux des *Sermons sur le Cantique* :

Ô véritable midi, plénitude d'ardeur et de lumière, immobilité du soleil, extermination des ombres, assèchement des marais, expulsion des miasmes ! Ô solstice éternel, où le jour sera sans déclin ! Ô lumière du midi, tiédeur printanière, charme de l'été, fécondité de l'automne et, pour ne rien omettre, repos et loisir de l'hiver ! [...] Indique-moi, dit l'épouse, ce lieu d'une clarté, d'une paix et d'une

22. Le « vêtement magnifique » désigne le corps glorifié du Seigneur.

23. *SCt* 45, 9 (*SC* 452, p. 273-275) ; cf. aussi *SCt* 28, 10 (*SC* 431, p. 365-369).

24. *SCt* 33, 5 (*SC* 452, p. 45).

25. *SCt* 33, 6 (*SC* 452, p. 45-47).

26. *SCt* 33, 6 (*SC* 452, p. 47-49).

plénitude si extraordinaires, pour que, moi aussi, je mérite de te contempler en extase dans ta lumière et ta beauté²⁷.

Plus loin, au sermon 38, Bernard réaffirme avec force cette idée : « Une telle vision [...] n'appartient ni à ce temps, ni à ce corps²⁸. » Cependant, au fil de son commentaire, il lui arrive de tempérer cette assertion.

Dès ici-bas, en effet, les « yeux de colombe » de l'épouse (Ct 1, 14) – c'est-à-dire, le regard limpide des hommes très avancés dans la vie spirituelle, représentés par Jacob, Moïse, Isaïe et Paul²⁹ – sont capables d'une vision plus parfaite, avant-goût de la vision béatifique. Eux seuls peuvent contempler, ou mieux pressentir, en tout son éclat, la beauté de leur Seigneur, la beauté du Bien-aimé³⁰. Alors, l'épouse entrevoit « quelque chose de la beauté de la nature divine, qui dépasse complètement notre regard et échappe à notre expérience³¹ ». Mais il ne peut s'agir là que d'une expérience rare et de courte durée : « Rare est l'heure et peu on y demeure³² ! »

c. Une esthétique théologique

En reprenant la formule célèbre d'Hans Urs von Balthasar, je dirais en conclusion que la christologie de Bernard nous offre un exemple remarquable d'« esthétique théologique³³ ». Il aime à contempler et à mettre en lumière, dans le mystère du Christ, la beauté. Par ailleurs, les trois transcendants, le beau, le bon et le vrai, sont intimement liés dans sa christologie. Au sermon 70, déjà cité, où il commente le verset : « Mon bien-aimé se nourrit parmi les lis » (Ct 2, 16), Bernard se demande quels sont ces lis et répond en citant le Ps 44, 5 : « Avance et règne grâce à la vérité, à la mansuétude et à la justice. » Il en donne cette explication : « C'est parmi ces lis que se nourrit l'Époux, et c'est bien d'eux qu'il tient son éclat et sa beauté³⁴. » Parmi ces trois lis, une place de choix est faite à la vérité, puisque le Christ a dit : « Je suis la vérité » (Jn 14, 6). Or, la vérité est belle : « C'est un lis précieux que la vérité, d'une blancheur éblouissante, d'une odeur exquise ; c'est la blancheur éclatante de la lumière

27. *SCt* 33, 6 (*SC* 452, p. 49).

28. *SCt* 38, 5 (*SC* 452, p. 151).

29. *SCt* 33, 6 (*SC* 452, p. 49).

30. *SCt* 45, 6 (*SC* 452, p. 267-269) ; *SCt* 62, 4 (*SC* 472, p. 271-273) ; *SCt* 74, 6 (*SC* 511, p. 169) ; *SCt* 75, 2 (*SC* 511, p. 185).

31. *SCt* 45, 10 (*SC* 452, p. 275).

32. « *Rara hora et parva mora !* », *SCt* 23, 15 (*SC* 431, p. 231).

33. H. U. VON BALTHASAR, *La Gloire et la Croix. Les aspects esthétiques de la Révélation*, t. I, *Apparition*, Aubier, 1965, p. 65-105.

34. *SCt* 70, 4 (*SC* 511, p. 67).

éternelle, l'image resplendissante de la substance de Dieu³⁵. » Ainsi, dans le Christ, la vérité et la beauté sont indissociables.

Quant à la bonté, Bernard l'entrelace avec la beauté dans la personne du Christ en une admirable formule : « La beauté du Verbe, c'est son amour³⁶. » Amour qui est toujours premier et qui, en se donnant à l'âme, la rend capable de lui répondre avec les mots de l'épouse : « Te voici ! Tu es beau, mon bien-aimé, et agréable. » Devancée par l'amour du Verbe, l'âme le reconnaît et s'en émerveille dans l'action de grâce.

Aussi ne se contente-t-elle pas de dire une seule fois qu'il est « beau », mais elle répète qu'il est « agréable ». Par cette répétition, elle exprime l'excellence de sa beauté³⁷.

Vérité, bonté, beauté : le Christ, homme et Dieu, récapitule en lui les trois propriétés transcendantales de l'être. Mais c'est la beauté qui rend attirantes les deux autres et qui éveille notre désir. Sans la beauté, la vérité est froide, et l'amour perd son attrait. Cette approche du mystère du Christ sous l'angle de la beauté semble donc bien révéler un des aspects les plus originaux et les plus fascinants de la théologie de Bernard.

3. Une mystique nuptiale

a. *L'âme épouse du Verbe*

Pour décrire la relation amoureuse entre l'homme et Dieu parvenue à sa maturité, Bernard met en œuvre le symbole du mariage spirituel, qui avait déjà été largement employé par les Écritures, aussi bien de l'Ancien que du Nouveau Testament³⁸.

Cependant, dans l'Écriture, ce symbole est utilisé exclusivement pour signifier la relation entre Dieu et une communauté : le peuple d'Israël ou l'Église. Origène a été le premier à appliquer le symbole du mariage spirituel également à la relation d'amour entre Dieu et l'âme assoiffée de lui. Il a été suivi par bon nombre de Pères grecs et latins. Bernard se situe, lui aussi, dans le sillage de cette tradition. Pour lui, toute âme qui vit en plénitude les exigences de sa profession baptismale participe de façon réelle au titre d'épouse, bien que, à strictement parler, ce titre ne puisse être attribué qu'à l'Église seule : Bernard est formel là-dessus³⁹. Pour éviter toute confusion, il

35. *SCt* 70, 5 (*SC* 511, p. 67).

36. *SCt* 45, 8 (*SC* 452, p. 271).

37. *SCt* 45, 8 (*SC* 452, p. 271-273).

38. Cf. les prophètes (Osée, Isaïe, Jérémie, Ézéchiel) ; le Cantique des Cantiques ; Mt 25, 1-13 ; 2 Co 11, 2 ; Ep 5, 27 ; Ap 21-22 ; etc.

39. *SCt* 12, 11 (*SC* 414, p. 279).

emploie une distinction terminologique rigoureuse : seule l'Église est épouse du Christ, Verbe incarné ; l'âme n'est pas épouse du Christ, mais du Verbe. Dans les sermons 80-82, Bernard fonde cette distinction sur des raisons philosophiques et théologiques. Il existe, dit-il, une relation de particulière affinité⁴⁰ ou de ressemblance⁴¹ entre le Verbe et l'âme créée à son image, ressemblance constituée de trois éléments : simplicité de substance⁴², immortalité et libre arbitre.

En fait, il y a là un enjeu plus profond, qui n'est pas seulement d'ordre philosophique ou théologique. Bernard ne pouvait guère l'exprimer dans les catégories culturelles de son temps, mais cette distinction entre le Christ, Époux de l'Église, et le Verbe, Époux de l'âme, me paraît très pertinente, très saine, également sur le plan psychologique, car elle évite toutes les ambiguïtés d'une représentation trop matérielle du mariage spirituel, puisque le Verbe et l'âme sont deux substances purement spirituelles. Lorsqu'on parle de mariage spirituel entre l'homme et Dieu, on emploie un langage analogique, symbolique. Le symbole exprime une vérité profonde, à savoir que notre relation à Dieu engage non seulement notre intelligence, mais aussi notre *affectus*, nos puissances affectives, notre désir. Cependant, Dieu n'est pas un partenaire humain. Affirmer que l'époux de l'âme est le Verbe, et non le Christ, respecte mieux la transcendance divine, la distance entre Dieu et l'homme, car le Verbe n'est pas sexué, alors que le Christ est sexué, d'où le risque de possibles confusions sur le plan psychologique.

Lors d'une session de théologie morale, à l'abbaye de Timadeuc en 1986, sur la place de la sexualité dans la vie spirituelle, le père Xavier Thévenot aborda le thème du mariage spirituel et fit, à ce propos, quelques réflexions, à mon avis, très éclairantes et très justes. La formule « épouse du Christ », disait-il, ne peut être employée qu'avec des précautions et des précisions, car elle comporte une ambiguïté foncière : poser Dieu comme un objet sexuel à côté des autres objets sexuels de ce monde. Cela voudrait dire que Dieu fait nombre avec les réalités de ce monde et qu'il est possible de vivre avec lui une relation tout à fait du même type qu'avec un conjoint.

Toutefois, ajoutait le conférencier, la formule « l'épouse du Christ » cherche à exprimer, dans un langage analogique, quelque

40. « *Affinitas* », *SCt* 81, 1-2 (*SC* 511, p. 297-299) ; « *cognatio* », *SCt* 80, 2, (*SC* 511, p. 277).

41. « *Similitudo* », *SCt* 81, 1-2, (*SC* 511, p. 297-299).

42. « L'âme remarquera que par la noblesse de sa ressemblance divine elle possède cette simplicité naturelle de substance par laquelle être et vivre sont pour elle la même chose. », *SCt* 81, 2, (*SC* 511, p. 299)

chose de vrai. En effet, pour un sujet marié, son conjoint est une personne qui polarise beaucoup de ses énergies, lui sert de point de repère et qui fait l'objet de tous ses soins. De même, pour le religieux ou la religieuse – mais ce devrait être le cas pour tout chrétien – le Christ ressuscité polarise beaucoup de ses énergies, est le point de repère par excellence, et l'objet essentiel de ses soins. En ce sens, tout chrétien est appelé à vivre un amour préférentiel pour Dieu, qui peut être symbolisé par le mariage spirituel. Comment comprendre cet amour privilégié ? Ce n'est pas un amour exclusif : ou le Christ ou le monde. Bien plutôt, l'amour préférentiel pour Dieu nous rend capables d'aimer le monde et les autres de façon juste, c'est-à-dire dans une relation chaste, non possessive ni fusionnelle. Il nous délivre de la convoitise qui nous incurve sur le monde – ce que nos Pères cisterciens exprimaient par l'image de l'*anima curva*⁴³.

b. Le mariage spirituel

Cela dit, nous pouvons maintenant poser la question : que voulait dire saint Bernard par cette expression figurée, symbolique, de « mariage spirituel » ? Il l'a expliqué très clairement, et dans un langage rigoureusement théologique, fondé sur l'Écriture : le mariage spirituel, tout comme la filiation de l'homme à l'égard de Dieu, consiste dans une participation de l'âme, par grâce, à l'Esprit du Père et du Fils. C'est une parfaite communion d'amour (*unitas spiritus*) que l'Esprit réalise entre l'homme et les deux autres Personnes de la Trinité⁴⁴.

Le texte le plus significatif et, à mon sens, le plus beau où Bernard orchestre le thème du mariage spirituel est le sermon 83. Il s'ouvre par une affirmation très réconfortante pour nous : toute âme, fût-elle chargée de tous les péchés possibles et imaginables, peut aspirer aux noces du Verbe. Preuve, entre autres, que Bernard ne considère pas le mariage spirituel comme l'apanage d'une élite privilégiée de moines ou de moniales, mais comme une expérience accessible à tout baptisé. Ce serait une illusion de croire qu'il faut attendre d'être parfait, pur et saint pour rencontrer le Seigneur.

Quelles sont les notes caractéristiques de cet amour consommé, *plenitudo dilectionis*⁴⁵, que l'Esprit Saint fait éclore dans le cœur de l'homme, et qui – nous le verrons – peut prendre les traits de l'amour filial ou de l'amour nuptial ? À mon avis, elles sont essentiellement deux.

43. Cf. *SCt* 24, 5-8 (*SC* 431, p. 247-257 et les notes) ; *SCt* 80, 2-5 (*SC* 511, p. 277-287).

44. Cf. *SCt* 8, 9 (*SC* 414, p. 191-193).

45. *SCt* 18, 6 (*SC* 431, p. 105).

La première note, c'est ce sentiment que saint Jean, dans sa première lettre, appelle *parrhésie*⁴⁶, fruit éminent de l'Esprit de liberté. Pareille confiance ignore les hésitations et s'exprime en une familiarité franche et sereine, pouvant aller jusqu'à l'audace insouciant des fausses pudeurs. C'est ainsi que l'âme, « sans crainte et sans honte⁴⁷ », voire « le front haut⁴⁸ », connaît parfois une exaltation amoureuse qui frôle l'ivresse : « Elle s'enivre de son amour à tel point qu'elle ne pense plus à la majesté de l'Époux⁴⁹ [...] Est-elle ivre ? Oui, elle l'est⁵⁰. » Aussi la *fiducia* est-elle une manifestation éclatante de l'amour qui bannit la crainte (1 Jn 4, 18), ou plutôt elle s'identifie avec lui.

La deuxième note caractéristique du parfait amour est la gratuité ou, dans le langage de Bernard, la pureté⁵¹. Dès lors, l'épouse ne cherche rien d'autre que la personne de l'Époux, et non ses biens, dans un désintéressement absolu. À ce propos, je vais citer un passage du sermon 83 qui est l'une des plus belles pages jamais écrites sur l'amour : la poésie et la ferveur y vont de pair avec une théologie à la fois précise et profonde. À première vue, on pourrait s'étonner de ce qu'un tel texte ait été écrit par un moine célibataire. Mais cela montre que le célibat n'étouffe point la capacité d'aimer de l'homme, loin de là ! Au contraire, le célibat pour le Royaume est le signe du désir d'un amour absolu, infini, désir qu'aucune créature ne saurait satisfaire.

Certes, à Dieu seul l'honneur et la gloire ; mais Dieu n'acceptera ni l'un ni l'autre, s'ils n'ont pas été assaisonnés du miel de l'amour. L'amour se suffit à lui-même, il plaît par lui-même et pour lui-même. Il est à lui-même son mérite, à lui-même sa récompense. L'amour ne cherche hors de lui-même ni sa cause ni son fruit : en jouir, voilà son fruit. J'aime parce que j'aime ; j'aime pour aimer. Grande chose que l'amour, si du moins il remonte à son principe, s'il retourne à son origine, s'il reflue vers sa source pour y puiser sans cesse son pérenne jaillissement. De tous les mouvements de l'âme, de ses sentiments et de ses affections, l'amour est le seul qui permette à la créature de répondre au Créateur, sinon d'égal à égal, du moins dans une réciprocité de ressemblance⁵².

Pour illustrer sa pensée, Bernard cherche dans notre expérience humaine des figures de cet amour pur, parfait. Dans le traité sur

46. « *Parrhèsia* » : 1 Jn 2, 28 ; 3, 21 ; 4, 17 ; 5, 14. La Vulgate, reprise par Bernard, traduit par « *fiducia* » ; la Bible de Jérusalem et la TOB, par « assurance ».

47. « *Intrepida et inverecunda* », *SCt* 74, 4 (SC 511, p. 165).

48. « *Frontose satis* », *SCt* 7, 2 (SC 414, p. 159).

49. C'est-à-dire, elle ose lui demander un baiser.

50. *SCt* 7, 3 (SC 414, p. 161) ; cf. aussi *SCt* 79, 1 (SC 511, p. 259-261).

51. « *Amor purus ou castus* » : *SCt* 7, 3 (SC 414, p. 159) ; *SCt* 83, 5 (SC 511, p. 351).

52. *SCt* 83, 4 (SC 511, p. 347-349).

L'Amour de Dieu, Bernard représente les différentes formes que peut prendre notre relation avec Dieu par trois figures emblématiques : l'esclave, qui obéit sous l'empire de la crainte ; le mercenaire, qui est poussé par l'espérance d'un gain ; le fils, qui agit par déférence à l'égard de son père⁵³. Or, seul l'amour filial « ne cherche pas son intérêt⁵⁴ ». D'autre part, seul, le fils est animé par l'Esprit de liberté, qui le conduit de la crainte servile à la liberté des enfants de Dieu⁵⁵. L'amour filial réunit donc en lui-même la gratuité et la confiance qui caractérisent le parfait amour et qui sont, l'une et l'autre, fruits de l'Esprit.

Cependant, dans les *Sermons sur le Cantique*, nous remarquons une évolution de la pensée de Bernard sur ce point. Car la figure de l'épouse lui paraît plus pertinente pour évoquer la relation d'amour entre l'homme et Dieu. En effet, le fils honore le père, mais dans l'espoir d'être un jour son héritier ; l'amour filial n'est donc pas entièrement pur⁵⁶. Cette conception de Bernard, selon laquelle le fils honore le père plus qu'il ne l'aime, est évidemment marquée par son contexte culturel : la société féodale et patriarcale. Un passage du sermon 83 nous montre bien la différence que Bernard établit entre l'amour filial et l'amour nuptial :

L'amour pur n'est pas mercenaire. L'amour pur ne tire pas ses forces d'un espoir, ni n'est atteint par le doute que cet espoir ne soit comblé. Tel est l'amour de l'épouse, car telle est l'épouse, quelle qu'elle soit. La seule richesse, le seul espoir de l'épouse est l'amour. L'épouse en déborde, et l'Époux en est content. Il ne demande rien d'autre, et elle n'a rien d'autre à offrir. De là vient qu'il est l'Époux et elle, l'épouse. Cet amour est propre aux époux, personne d'autre ne peut y atteindre, pas même l'enfant⁵⁷.

La mystique de Bernard n'est pas tournée vers la personne du Père, mais vers la personne du Verbe, contemplé et aimé comme Époux : aussi pouvons-nous à bon droit la qualifier de « christocentrique », ou plutôt, à strictement parler, de « verbocentrique », même si Bernard ne saurait jamais oublier que le Verbe s'est fait chair (*Verbum abbreviatum*⁵⁸) en Jésus.

De plus, Bernard met en exergue un autre aspect spécifique de l'amour nuptial : cet amour place l'homme et Dieu sur un pied

53. *Dil* XII, 34 (SC 393, p. 149).

54. *Dil* XII, 34 (SC 393, p. 149). Ce verset paulinien (1 Co 13, 5) est cité 40 fois par Bernard ; il définit pour lui l'essence de la charité.

55. *Dil* XIII, 36 – XIV, 37 (SC 393, p. 153-157).

56. *SCt* 7, 2 (SC 414, p. 157-159) ; *SCt* 83, 4-5 (SC 511, p. 347-351).

57. *SCt* 83, 5 (SC 511, p. 351).

58. Sur cette expression, cf. les *Sermons pour la vigile de Noël* I, 1, dans BERNARD DE CLAIRVAUX, *Sermons pour l'année*, t. I/1, éd. M. Lamy, M.-I Huille et A. Solignac (SC 480), Paris 2004, p. 198 et note 1 ; cf. aussi *Dil* VII, 21 (SC 393, p. 112 et note 2).

d'égalité. Car l'épouse, et elle seule, est appelée à vivre une égalité parfaite et une communion totale avec son époux :

Quand même elle se répandrait toute en amour, que serait-ce à côté du pérenne jaillissement de cette source ? Elle ne peut pas courir du même pas qu'un géant, rivaliser en douceur avec le miel, en mansuétude avec l'agneau, en blancheur avec le lis, en clarté avec le soleil, en amour avec celui qui est l'amour... S'il est vrai que la créature, étant inférieure, aime moins, si pourtant elle aime de tout son être, rien ne manque là où il y a totalité. C'est pourquoi, comme je l'ai dit, aimer ainsi c'est avoir consommé le mariage. Car l'âme ne saurait aimer ainsi et être peu aimée. Or, dans l'unanimité des deux époux consiste l'entière perfection des noces⁵⁹.

Comment Bernard a-t-il pu parvenir à cette vue, si nouvelle et prophétique par rapport à son temps ? C'est probablement la structure même du Cantique qui l'a conduit à une telle perspective. Le père Jean-Pierre Sonnet a écrit à ce propos, avec beaucoup de finesse, que le texte du Cantique est un cas unique dans la Bible :

L'un se reçoit de la parole de l'autre, dans la symétrie du dialogue. C'est un jeu où chacun est créateur, où personne, ni l'homme, ni la femme, ne possède un quelconque avantage, une quelconque suprématie sur celle ou celui qui lui fait face⁶⁰.

Cet aspect est aussi mis en relief, avec une satisfaction évidente, par les exégètes féministes anglo-saxonnes. Comme l'écrit l'une d'elles, Phyllis Trible :

Ni l'homme ni la femme n'exercent ici un pouvoir ou un contrôle possessif sur l'autre... Il n'y a pas de domination masculine, ni de subordination féminine, ni de stéréotypes sur l'un ou l'autre sexe⁶¹.

c. De l'éros à l'agapè

C'est ainsi que, pour Bernard, l'amour parvenu à sa plénitude trouve son symbole le plus approprié dans le mariage spirituel. Ici éclate sa grande originalité, et la nouveauté de la spiritualité cistercienne influencée par lui : il n'hésite pas à employer le langage de l'amour humain, du désir, de l'éros, et même une imagerie fortement sexuelle, pour exprimer l'amour réciproque de Dieu et de l'homme et pour évoquer l'expérience mystique. Ce point important appelle quelques explications. Pour bien comprendre cet aspect de la mystique bernardine, il faut le situer dans le contexte de son siècle.

59. *SCt* 83, 6 (*SC* 511, p. 351-353) ; cf. aussi *SCt* 7, 2 (*SC* 414, p. 157-159) ; *SCt* 64, 10 (*SC* 472, p. 313-315).

60. J.-P. SONNET, « Le Cantique entre érotique et mystique : sanctuaire de la parole échangée », *Nouvelle revue théologique* 119 (1997), p. 481-502 ; repris en postface à *SCt* t. III (*SC* 452), p. 365-386, ici p. 373.

61. Cité *SCt* t. III (*SC* 452), p. 373.

Il est permis de penser que, dans l'histoire de la culture européenne, le XII^e siècle a été le siècle de l'amour. C'est à cette époque que les langues de l'Europe, le français, le provençal, l'italien, l'allemand et l'espagnol ont commencé d'articuler leurs premiers mots ; or, ce furent des mots d'amour. Après des siècles où ils avaient été étouffés ou du moins réduits au silence, les sentiments recommençaient à s'exprimer dans la littérature. Le XII^e siècle a été le siècle de l'amour courtois, qui a inspiré la poésie des troubadours et des trouvères ainsi que les romans de chevalerie. Devant l'efflorescence de cette nouvelle littérature d'amour, les hommes d'Église avaient le choix entre deux attitudes possibles. Certains prirent une attitude de condamnation et de rejet en bloc d'une telle éclosion des sentiments tout à fait inédite. D'autres, comme Bernard, Guillaume de Saint-Thierry et leurs disciples cisterciens, adoptèrent une autre attitude, beaucoup plus intelligente, me semble-t-il.

Le trait de génie de Bernard a consisté en ceci : au lieu d'ignorer la culture de son temps ou de s'épuiser à la contrecarrer, il a su la mettre au service de son idéal monastique et spirituel. Il s'en est servi comme d'un tremplin pour conduire les âmes à l'amour de Dieu, en purifiant et en élevant cette culture, mais toujours à partir d'elle, des désirs et des sentiments qu'elle éveillait et exprimait. Pour Bernard, ces désirs et ces sentiments ne doivent pas être refoulés, mais transposés sur un plan spirituel. Et ce d'autant plus que les postulants qui frappaient à la porte des monastères cisterciens étaient surtout de jeunes adultes qui avaient déjà une certaine expérience, directe ou au moins indirecte, littéraire, de l'amour humain.

Aussi Bernard n'hésite-t-il pas à utiliser le langage de l'amour, que la littérature courtoise, ou même des expériences concrètes, avaient rendu familier à ses moines. Mais, en recourant aux mots et aux images de la Bible, et surtout du Cantique des Cantiques, pour exprimer les pulsions et les émotions humaines, il transpose cet amour humain sur un plan plus élevé, où les protagonistes du dialogue amoureux, l'époux et l'épouse, deviennent des figures symboliques de Dieu et de son peuple bien-aimé, ou de l'âme humaine aimée par Dieu⁶².

Cette pédagogie de Bernard se révéla extraordinairement efficace : en témoignent la séduction qu'il exerça sur ses contemporains et la très vaste diffusion de ses œuvres, non seulement dans les milieux monastiques, mais aussi dans la société séculière. Les *Sermons sur le Cantique* furent très vite traduits en langue vernaculaire, avec

62. Pour de plus amples développements sur ce thème, voir l'ouvrage de J. LECLERCQ, *L'amour vu par les moines au XII^e siècle*, Paris 1983, notamment p. 109-119, dont je me suis librement inspiré ici.

quelques adaptations pour les rendre plus accessibles au commun des lecteurs.

Il me semble que la pédagogie de Bernard garde toute sa pertinence aujourd'hui. Il demeure pour nous un modèle par sa capacité d'être à l'écoute de son temps, d'en saisir les aspirations les plus profondes et de les orienter vers Dieu à l'aide d'un langage suggestif, apte à captiver ses auditeurs et ses lecteurs. Quant à la mystique nuptiale de Bernard, serait-elle le fruit le plus exquis d'une époque désormais définitivement révolue ? Je ne le pense pas. Dans son discours d'adieu au chapitre général de 2008, notre ancien abbé général, Dom Bernardo Olivera, n'hésitait pas à proposer la mystique nuptiale comme une voie qui n'a rien perdu de sa validité ni de son intérêt pour nous, moines et moniales du XXI^e siècle :

Nous passons une grande partie de notre vie monastique à réduire et à intégrer des désirs afin de les unifier dans le désir-source de Dieu. L'annulation ou le refoulement du désir érotique peut conduire à une vie célibataire mais insipide ou, pire encore, à une vie qui conduira tôt ou tard au libertinage. Son intégration, par le biais de la vertu de chasteté et de la grâce divine, conduit à une vie célibataire heureuse, dans la recherche et la rencontre avec le Seigneur et dans le service du prochain. Saint Jean Climaque, le célèbre auteur de l'Échelle sainte, n'hésite pas à déclarer : « Heureux l'homme dont l'amour pour Dieu est comme l'éros de l'amant pour sa bien-aimée ! » (30, 11).

La mystique sponsale enseignée par nos Pères cisterciens – et profondément vécue par les moniales du Moyen Âge ! – est le fruit mûr de cette intégration de l'éros dans la charité. L'Humanité du Christ [...] est le chemin nuptial qui conduit aux noces avec la Divinité : accueil et don réciproques dans une communion féconde. Pour les hommes au masculin, ce n'est pas facile, mais rien n'est impossible à Dieu. Beaucoup de moines aujourd'hui, et certainement plus d'une moniale, nous avons une tâche à accomplir. La Sulamite du Cantique des Cantiques nous propose un cours gratuit, en huit leçons, sur la *ahavah*⁶³ et j'espère que nous saurons en profiter.

Si nous apprenons les leçons d'anthropologie et de spiritualité que nous enseigne l'amour sponsal, nous pourrions vivre dans un processus permanent de renouveau. Peut-être qu'une des causes de l'actuelle « nuit obscure » ou « hibernation » de la vie consacrée est une sorte de « concubinage séculariste » et/ou de « veuvage sponsal ». La bonne nouvelle de la mystique sponsale peut nous secouer et nous revitaliser. Elle peut aussi nous libérer de la nonchalance de l'acédie, de la chasteté inféconde, du rationalisme sans zèle, de la nouveauté sans vie nouvelle, du spiritualisme sans corps, du ritualisme sans âme et du légalisme sans esprit⁶⁴.

63. L'amour.

64. B. OLIVERA, « Cinq leçons apprises durant dix-huit ans d'abbat général », *Bulletin de l'AIM*, n° 93 (2008), p. 42-43.

Conclusion

Pour terminer, je ferai ressortir la note trinitaire de la mystique de Bernard. Chez lui, cette note n'est pas aussi somptueusement orchestrée que chez Guillaume de Saint-Thierry, mais elle est tout de même présente. Il est bien vrai que la mystique bernardine est nettement christocentrique. Le Christ y occupe la place centrale : c'est lui l'unique Médiateur entre le Père et les hommes ; c'est lui qui nous donne l'Esprit Saint, l'Esprit qui réalise le mariage spirituel de l'âme et du Verbe.

Pourtant, chez Bernard, cette union de l'âme et du Verbe, figurée par le symbole du mariage, n'est pas le terme ultime de l'aventure spirituelle. Notre union au Verbe incarné est le lieu de notre insertion dans la vie même de la Trinité. Ce thème, déjà esquissé dans le traité *Les degrés de l'humilité et de l'orgueil*⁶⁵, œuvre de jeunesse, trouve sa pleine et mûre expression dans le sermon 8 sur le Cantique, où Bernard commente le verset : « Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche⁶⁶ ». L'Esprit du Père et du Fils, symbolisé par le baiser, nous introduit dans les relations de connaissance et d'amour qui unissent entre elles les Personnes divines. « Quand l'épouse demande le baiser, elle demande à recevoir la grâce de cette connaissance trinitaire, dans la mesure où une créature mortelle peut en être capable⁶⁷. » Ainsi, la mystique de saint Bernard s'achève en communion trinitaire. L'âme, épouse du Verbe et fille du Père, participe par grâce au mouvement d'amour qui les unit, à leur baiser ineffable, à leur embrassement secret : l'Esprit Saint.

Abbaye N.-D. de Tamié
F – 73200 PLANCHERINE

Raffaele FASSETTA, ocsso

65. *Hum* VII, 21 (*SBO* III, p. 32-33).

66. *Ct* 1, 1.

67. *SCt* 8, 5 (*SC* 414, p. 181).